

Filigranes

Revue d'écritures



88



Filigranes

O.N.

Du *faire* au *dire*

"De l'encre et du papier au cœur de l'humain" vol 3

FILIGRANES	Éditorial	3
------------	-----------	---

FLUIDITÉ

Christiane LAPEYRE	Chère revue	5
Teresa ASSUDE	Encres diluées	6
Claude OLLIVE	Cette fabuleuse lumière	7
Any SOUCHOT	Entre deux silences	8
Agnès PETIT	Ici et maintenant	9
Michel NEUMAYER	D'elle, dire le lieu, le jardin	10
Natalie RASSON	Du fer à l'or	12

SOUDAIN

Claude BARRERE	Cueillir	14
Jean-Charles PAILLET	Entre les mots écrits	15
Noëlle de SMET	Faire surprise	16
Jacqueline L'HEVEDER	J'ai longtemps	18
Arlette ANAVE	Soulages au pied léger	19
Irma MURA	Agir et ne rien dire	20
Simone ALIÉ-DARAM	Rêves d'accordéon muets	21
Anne-Marie SUIRE	Écrire	22

À FORCE

"Du faire au dire"

Anthologie anniversaire - Textes repris d'anciens numéros
Xavier Lainé, Françoise Salamand-Parker, René Cohen,
Joëlle Gonthier, Robert Amat, Marie Serpereau, Lecarm,
André Bellatorre, Odette Neumayer, Antoinette
Battistelli, André Cas, Laure-Anne Fillias

GRANDES GUEULES

Olivier BLACHE	Entre les plus et les moins	39
Pascale LASSABLIÈRE	Dans les pots de Terre	40
Jean-Jacques MAREDI	Secrets de famille	42
Annie CHRISTAU	Nous avons voulu crier	43
Anne-Marie SOUFFLET	Entre le faire et le dire	44

BOUCHE BÉE

Marie-Claude FOURNIER	Mémoire de jeunesse	47
Chantal BLANC	Du dessein des dire	48
Michèle MONTE	Faire route	49
Jeannine ANZIANI	Ortakoi	50
Marie-Christiane RAYGOT	Cette époque-là	52
Christian CASTRY	Des mots	53
Geneviève BERTRAND	Écriture entonnoir	54

Photos et textes d'accompagnement
Odette NEUMAYER, "Parcours de lecture"
extraits de *Saisons d'émancipation*
Couverture et pages 13 - 24 - 38 - 46

N°89 : "Abécédaire d'avenir"

Troisième et dernier de la série d'anniversaire. Invitation est lancée aux auteurs à s'emparer "des mots de la tribu", ces vocables issus du passé qui pour nous ont un sens et dessinent un horizon possible à notre désir d'écrire, à l'avenir de nos écritures.

Pour ce numéro nous souhaitons que les auteurs se conforment à la consigne suivante : nous leur proposons de choisir un premier mot, puis un second et de faire par l'écriture un trajet de l'un à l'autre...

La liste des mots est en ligne
sur le site de la revue
www.ecriture-partagee.com

SAISON 2015 "Cela n'a pas de prix"

3 numéros qui en 2015 parleront d'écriture et de création... mais aussi du monde, de gratuité et plus encore de ce qui pour nous serait inestimable.

Trois numéros au cœur d'un présent paradoxal pour un autre regard sur LA VALEUR.

La liste exacte des thèmes
sera mise en ligne
fin novembre 2015



Écrire : essayer méticuleusement de retenir quelque chose, de faire survivre quelque chose : arracher quelques bribes précises au vide qui se creuse, laisser, quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes.
Georges Perec, *Espèces d'espaces*

DU FAIRE AU DIRE

Tout cela allait de soi. Le grand ordonnateur l'avait prévu : il y avait le faire ; il y avait le dire. Le tri opéré une fois pour toutes entre ce que faire veut dire et ce que dire veut faire.

Et pourtant quelques-uns résistaient. Frontières poreuses, signalèrent-ils, évoquant des paroles qui sont des actes ; des actes qui en disent plus que les paroles.

On se réunit. On agit. On parla. On fit "séminaire". Quel sens aurait un faire sans son dire ? Un dire appuyé sur aucun faire ?

L'on convint que raconter la vie, saisir l'agir, donner à voir dans les mots un ouvrage qui parfois nous échappe, rien de ce passage n'advient sans recul, sans choix, sans point de vue. De l'expérience, que prélever ? De la scène, quel décor camper ?

Quand la langue conteste les évidences, se donne et se refuse, se fêle et se fend, surgit la signature du faire : éloge et aveu face au réel insondable. Sans accès à une forme qui, s'offrant, nous oblige - qui, nous imposant sa loi, nous protège - comment lire et donc comment dire ce à quoi nous nous livrons ?

Ainsi, entre récit et poème, liste et fragment, entre économie de moyens et profusion, nous poussons notre barque. Déposons dans les mots une mémoire dont nous voudrions qu'elle devienne savoir et connaissance. Plus encore, qu'elle vaille re-connaissance. Qu'elle porte haut, sans illusion, notre défi au temps, à l'oubli, à la négligence, au déni.

Mais l'écriture elle-même ? Et sa théorie ? Quel sort lui faites-vous ?

Filigranes, *revue d'écritures*, ce pluriel imaginé il y a 30 ans nous classerait plutôt du côté de la fabrique... si notre visée, d'emblée, n'avait été autre : relier théorie, pratique, pensée ! Ainsi *Du faire au dire*, nous n'avons cessé d'affirmer l'alliance possible, l'alliage espéré, l'émergence d'une "théoriepratique"⁽¹⁾ nouvelle.

Si "la pensée naît de l'action pour retourner à l'action"⁽²⁾, si cette parole du philosophe est juste, c'est de la vivacité du mouvement ascendant, du parcours maîtrisé de la spirale que naissent ces fragments intelligibilité dont nous espérons qu'ils sachent parler de la vie et du monde.

De notre vie dans le miroir du monde.

À celui qui un jour déclara "J'avoue que j'ai vécu"⁽³⁾, nous dirions alors que c'est, comme lui - toute modestie bue - dans l'écriture elle-même que nous avouons avoir vécu et vouloir vivre encore et encore...

Filigranes (MN)

(1) Max Weber

(2) Henri Wallon

(3) Pablo Neruda

Chère revue

Tu es l'eau et ses poissons
tu es la bulle et le feu
tu nourris la femme et l'enfant en moi.

Je te parle de mes rêves intensément
tu fais grandir les espaces inventés
dans tes clairières de silence.

Tu m'accueilles en être libre
comme la canopée pour l'oiseau
sur la bordure d'un chemin d'ornières rafraîchies

Tu m'apportes les autres en écho, en affection
tu effaces les pointillés des frontières
pour relier des acteurs en exil.

Ta mémoire demeure ouverte aux promesses de langues
secrètes.

C. L.

Conques sept 2014

Suite à une consigne d'écriture, ce poème, commencé en mai 2014 lors des *Trente ans de Filigranes*, emprunte cette expression à Arlette Anave. Qu'elle soit remerciée.

Encres diluées

Fluidité de la matière, fragilité du dessin
pouvoir attraper cette matière en la diluant
en la diluant de plus en plus jusqu'à ce qu'elle disparaisse
pouvoir attraper les corps par les lignes tracées
d'un trait à la fois flou et sûr
chaque dessin est une histoire
achevée, dépliée
pouvoir habiter l'espace, l'infini
s'arrêter à ce point où la main s'immobilise
créer un monde, un monde réel au présent

Emotion de la femme
entre sable et feuille
encre et ciel
ses traits s'épaississent
des lignes, dunes et corps
matière vivante, nue
regard au loin, si près
insaisissable, jaune, ocre, la terre
cherche le bleu ailleurs
émotion imbibée d'encre
un appel, un cri
solitude et abandon
regard au loin, si près
les mots tracent la voie

T. A.

Cette fabuleuse lumière

J'ai beau faire, j'ai beau dire, je n'y arrive pas. Pourtant j'ai matière à dire, même que dans ma tête j'en ai la trame...

Matière à méditer, à penser, ne rien oublier.
Mais justement dans la méditation, tout oublier.
Ne penser à rien, surtout, penser à ne penser à rien.
Les pensées, quand elles passent ne pas les retenir, les laisser aller,
comme les nuages... pour accéder à la lumière.

L'alchimie de la lumière !
Que la matière se transforme !
Non, qu'elle mute comme disent les alchimistes.
En sortir dans l'immobilité physique et rien dans la tête.
Le vide, le néant, le trou noir, "l'outrenoir" (1)
Et là, comme par miracle, la lumière apparaît.
Le négatif d'une nuit étoilée où tout est lumière et, quelques
points noirs, juste pour ponctuer mon interrogation.
Et tout bascule, matière, espace, temps.

Plus rien à faire, plus rien à dire.

Contempler le silence, toucher l'instant éternel du bonheur.
Où suis-je ?
Dans l'immobilité de deux amoureux, seuls au monde,
dans le délice d'un baiser.
Dans leur sourire lumineux, de cette lumière indicible
que certains ont frôlée aux frontières du grand passage...

J'ai fait, j'ai dit... y arriverai-je un jour à cette
Lumière fabuleuse ?

Cl. O.

(1) "Patauger dans une espèce de marécage noirâtre depuis des heures..." et après une nuit noire découvrir que "la lumière sur la surface intégralement noire du tableau joue par reflets et anime toute la matière peinte".

Pierre Soulages

Entre deux silences

Des fragments de vie s'estompent,
reviennent en surface et
font des rondes blanches,
des pauses remplies de gris, de rose,
qui repartent de plus belle
dans les nues profondes
du bruissement du monde.

Entre deux mots, les blancs.
Entre deux idées, la pause...

Sur la page toute blanche de silence
Se trame le fond,
La plume dessine et se pose.
La clé des non-dits murmure des songes
qui repartent dans le vent de l'alphabet de sable,
dans la coulée d'encre éphémère
mélodie intemporelle.

Sur la page toute blanche de silence,
émergent les pensées vagabondes,
saisies au vol par l'écriture
qui fait trace.
Des chemins ignorés s'offraient :
ils s'enroulent sur eux-mêmes, délaissés.

Silence se fait complice
du blanc, des pauses,
du gris, du rose,
de la coulée d'encre,
... il a toujours le dernier mot.

A.S.

Ici et maintenant

Le passé saigne comme un crucifié
Écume écarlate sur les jours blancs
Sans sommeil
Les paupières se sont fermées
Les paroles se sont enfuies
Arrachées à la chair

À jamais
La dernière caresse, le dernier sourire

Où irez-vous pensées inutiles de la douleur ?

À jamais
La vie comme une question
assujettie au sang

Réponds ciel si bas dont les nuages
enveloppent la montagne
éparpillent les oiseaux
Réponds qui vient toucher la terre

Le corps ne sait plus
l'appel
du rouge-gorge sur le bois sec

Dans son chant roulent
les images ensevelies Des mots
façonneurs d'histoire
Nouvelle Genèse poussée au bras d'une croix

La mémoire pleure alors le temps de la chair

Sur la haie épineuse
le rouge-gorge cueille l'instant comme un fruit mûr

Son chant coule aux entrailles

D'elle, dire le lieu, le jardin,

*"Certaines pierres sont fragiles et c'est à la mémoire
qu'il revient de les soutenir. Le temps humain est si court !
"Filigranes n° 48, Paroles de pierres **

du vert de mille fleurs plantées
dire le rouge frondeur

d'un frêle feuillage qui va qui vient
sous la caresse de l'été finissant
dire le consentement
la nuque offerte
et l'abandon

d'un olivier feuillu
dire le nom

de ce que furent tes patronymes
dire l'amère leçon
le bruissement
des disparus

de la mousse à la base du pot
de sa persistance dans la mémoire
dire le frisson

*femme
abri frais
inaccessible
follement**

du béton réche de ce jardin de dalles
de ce qui crisse, creuse, craque
dire l'effritement

du petit pan de mur
que tu aimais
dear
l'ocre jaune*

11

Du fer à l'or

Un atelier opéra pour chanter ce qu'il y a à dire

Trente participants, trente voix, trente fois du fer, du plomb, du zinc, de l'argent... un alliage propre à chacun, une perle rare enfouie dans un terrain qui n'est jamais pauvre : chaque voix parle de son histoire et draine avec elle un monde d'histoires.

Un merveilleux charivari, un monde en écho.

Écouter tout d'abord, et à chaque abord. Détecter, glaner, sentir, ressentir. Une voix, un terrain vague, trente voix, un immense champ, où les racines des uns et des autres viennent s'enrichir de l'humus des unes et des autres.

Oups, le terrain bouge ! Il ne devient pas mouvant, mais les plaques tectoniques des êtres se mettent en mouvement. Recueillir, accueillir, collecter. Que faire de toutes ces perles, de ces sons venus des tréfonds, porteurs des rêves et des espoirs, des fêlures et des manques ? Écrire la partition d'une nouvelle mélodie, cette mélodie inattendue qu'on attend toujours. Écrire ensemble.

Épurer, parfois, frotter la rouille, polir le métal brut, pour que les bruits de fond du départ n'empêchent plus le chant de chacun : grailons, peur, serrement de gorge, langue nouée, envie de se cacher ou de se taire. Le silence, la moitié de la musique.

Orchestrer, oui, écrire la partition d'orchestre, pour que les voix puissent s'appuyer les unes sur les autres, s'épauler, se conforter, se répondre. Alliages, alliances, aimantage. Pour que cela parle, pour que cela soit beau, il faut à la fois des harmonies et des frottements, des sonances et des dissonances.

Mais aussi écouter, cueillir, révéler à chacun l'endroit où c'était beau, se demander avec lui comment le retrouver ce beau, le répéter, l'expanser, reprendre avec patience, ne pas se soucier des bruits de fond qui reviennent sans cesse, faire grandir ce filet de voix rare qui promet le ciel parce qu'il s'est enraciné dans la terre.

N. R.



*Seuls l'arbre,
branches,
feuilles et racines
ont entendu
ma déclaration.*

Odette Neumayer,
Parcours de lecture

*dans le souvenir de
Grégory Lemarchal*

cueillir

ô recueillir

accueillir

(empêché)

le souffle

effort à traverser juvénile

le corps

à s'extraire

à conduire le son

à s'émettre

chant de l'âme

et sourire

de clairière ailée

air dans l'air

libéré mélodie

à l'avant-scène des théâtres

dans l'encorbellement

des anges

*Cl. B.
Août 2014*

Entre les mots écrits
la lumière
en attente d'une respiration
de l'ombre d'une silhouette
d'un souffle de vie

Aux arrondis des lettres
aucun accroc
une invitation au voyage
à la rencontre

Le temps se creuse
là où les mots
n'ont pas d'échappée

Mais le verbe se multiplie
hors des murs
hors des lèvres

J-Ch. P.

Faire surprise

Ils sont suspendus à nos cintres. Ils sont des vêtements tenus là, porteurs de laine épaisse ou de petit coton frais. Ils sont des entourants.

Ils sont suspendus à nos lèvres, curieux ou inquiets, assis là en silence, avec des yeux d'enfants qui demandent une histoire. Ils sont des écoutants, nos mots.

Ils sont suspendus dans nos arbres. Ils sont des guirlandes en couleurs. Ils ne s'allument pas encore. Ils sont des appelants de sons et de lumière.

Ils sont suspendus simplement, empêchés, arrêtés... joueurs ou employés, inactifs un moment. Sur le banc. Ils sont des attendants, nos mots.

Ils sont des pas levés, retenus, arrêtés. Des pas si suspendus dans nos marches sans fin qu'ils se perdent en nos rues, restent sur nos trottoirs. Et nous marchons.

Dans les jours et les ans, nous marchons.

Pour le travail, pour les enfants, pour les écoles, pour les printemps, pour les emplois, pour le bon temps, pour la paix, pour les gens, pour des valeurs, pour des changements. Pour et contre et avec et dedans.

Nous marchons dans les dates et dans les prévisions, avec horloges et inscriptions, pour des buts et pour des programmes, pour des actions. Et nous marchons.

Avec nos mots pour faire, tous nos mots pour agir et même ceux pour obéir.

Que dire de nos faire ? Quelles pierres polir ? Quels instants recueillir ? Quels petits murs ouvrir ? Et au fond des rigoles, quels trésors découvrir ?

Nous ne pourrions pas tout cueillir...

Alors trier, alors choisir... alors écrire

Alors écrire.

Garder les sons du quotidien, monter le son des jours de luttes, tracer les jambages et les signes des avancées et des reculs. Pétrir la feuille de papier où s'appuyer. Soutenir le mouvement des morceaux de pensée. Les asseoir un moment, les relier, les élever. Extraire tous les sucres des jours rouges et du vent. Garder bien allumé ce qui a transformé des temps. Capter les paroles précieuses de tant de gens. Fabriquer des images, cadrer des lieux et des moments, avec des mots en résonnements.

Alors écrire.

Pour souligner et pour entendre, pour tenir et pour retenir, pour garder la mémoire et en faire un présent.

Prendre la peine, prendre le temps d'aller dépendre et de palper les textures et les épaisseurs de toutes nos phrases en suspens.

Aller chercher nos mots tapis parmi nos points de suspension. Et les dérouler sous nos pas pour qu'ils rythment nos marches et battent nos mesures. Les faire nôtres comme jamais. Dans les coulisses de nos actions, les prendre en nous pour ce qu'ils sont : des laines épaisses, des petits cotons, des yeux d'enfants, des écoutants, des allumeurs, des appelants, des écouteurs, des entendants... prêts à nourrir et habiller nos ruptures et nos avancements.

N d.S.

J'ai longtemps...

J'ai longtemps surveillé le printemps, vigile du meilleur.
Cherché l'herbe nouvelle.
Guetté les odeurs énivrantes qui assaillent les sens
et alourdissent l'air.

Alors,
trop de bruit s'agitait,
faisant s'envoler l'oiseau sorti du nid
et faiblement pépiançant
faisant se faner la brindille naissante.

J'ai dû abandonner mes attentes et ces lieux, enfilier mes
pas vers les clairières de silence, les restanques perdues
au cœur d'une nature sèche et vierge, avec au loin,
la mer.

Je devins un lieu d'accueil à toute nouveauté, toute trace
de vie, la moindre.

Comme sur un chemin sensible
s'im...
primaient les bonheurs.

Comme l'encre sur le papier,
j'y dessinais ma vie.

J.L'H

Soulages au pied léger

*"C'est ce que je fais
qui m'apprends ce que je cherche"*
Pierre Soulages

Au jour le jour
Au ventre de la terre
Le mot surgit
Tel que nos questions l'attendent

S'il nous comble,
C'est qu'il résout
des causalités complexes
Faisant par hasard...
Des miracles

S'il nous comble,
C'est qu'il redonne
Voix, odeur, regard,
Là où ils ont disparu
Dans la forêt des causes

S'il nous comble,
C'est que nous sommes légers
D'avoir libéré des mots étranges
Informulés, prisonniers de la terre,
Pourtant ignorés d'elle.

*Arlette Anave
Septembre 2014*

Agir et ne rien dire

Elle l'avait vu s'arrêter, songeur, devant les étalages de fruits. En cette période de l'année, avec ce mauvais temps et la persistance du froid rigoureux, ils étaient bien chers les fruits... Le regard avide s'était détourné de cet étal tentateur.

Quelques instants plus tard, s'approchant du rayon boucherie, elle se heurta de nouveau à lui. Et toujours ce regard avide - mais cette fois plus sombre - qui se posait sur le jambon cru, la belle viande d'agneau, la pièce de Charolais mis en évidence pour exciter l'appétit du consommateur.

Il tourna les talons se dirigeant d'un pas lent vers l'enseigne "Boulangerie" où il prit deux baguettes. Intriguée, dévorée de curiosité, elle s'approcha l'air de rien. Un regard furtif sur le contenu du panier fit naître en elle la pitié : une boîte de sardines, un paquet de lessive, trois tomates et un flacon de chicorée. Elle le devisagea à la dérobée : c'était un homme d'un âge avancé. Ses cheveux grisâtres, mal coupés, contrastaient avec un visage bien rasé et des mains propres. Ses yeux, autrefois bleus sans doute étaient aujourd'hui délavés, noyés d'amertume... Que faisait-il là, si triste, si seul, si digne, voulant cacher à tous une pauvreté certaine qui ne s'affichait pas. Elle résolut brusquement de le suivre à distance. À deux reprises, elle surprit encore ce geste de renoncement muet.

Une phrase hantait son esprit : "Le geste que tu feras au plus misérable d'entre les hommes sera comme si tu l'avais fait à moi-même." Des réminiscences de son enfance, élevée dans la religion, lui inspirèrent une action charitable. D'ailleurs, qui l'avait poussée à entrer dans ce petit supermarché Franprix qu'elle n'avait pas l'habitude de fréquenter ?

Comme par hasard, elle revenait de la banque où elle était allée retirer une petite somme d'argent.

Dépassée la caisse, franchie la porte de sortie, ils se retrouvèrent sur le même trottoir, lui marchant dix pas devant, et elle, d'un pas hésitant le suivant jusqu'au coin de la rue... Brusquement, sortant de sa poche un billet de vingt euros qui lui brûlait les mains, elle se mit à courir : "Monsieur, monsieur". Il se retourna. "Je viens de trouver ce billet qui n'est pas à moi ! Vous devez l'avoir tombé de votre poche". Étonné, incrédule, il la regardait étrangement. Un coup d'œil alentour, ils étaient seuls !... Qui était cette inconnue ? Que signifiait cette aumône déguisée ?

Puis, subitement il décida d'accepter ce cadeau du hasard.

Elle avait déjà pressé le pas et tourné le coin de la rue pour disparaître.

Elle décida de garder le silence sur ce geste que certains auraient pu juger... déraisonnable.

I. M.

Les mots sont rêves d'accordéon muet
Regards ouverts dans une bulle
De tendresse refoulée
Qui ne le dit ni à toi
Ni à eux
Ni à moi.

Leur vie commence avec la mort
Aristocrates paumés
Gauchistes errants
Angoisses flétries
Enfouies dans un cocon verroulu
Baltique ou glacée
Quelle mer va les ressusciter ?

Gravés comme symphonie dans un cœur page
Cousus comme perles dans un corps illimité
Ils se répondent et tricotent tous les M
Des musi-mots des verbes aimer
Pour toi
Pour eux
Pour moi
Qui émergeons de notre néant.

S. A-D

E c r i r e, pour moi, n'est pas le résultat d'une procédure ni d'un ordonnancement. Rien d'organisé, de planté, de planifié, nulle expérience à restituer.

Sur la table rase, des lambeaux épars.

E c r i r e est impérieuse nécessité
une pulsion traversière.

Il me semble qu'elle seule peut dire la vérité primaire
encore ignorée de moi, soudaine, inconmode.

Comme ces éclats de la mémoire que Proust pensait être la
vérité du souvenir avec leurs charges sensibles, leurs élans
d'émotions.

Le poème arrive abrupt malgré soi. Broussaille épineuse
traversée de lumière, la saisir à deux mains au risque
de l'écorchure, la peau déchirée, les doigts entravés,
les larmes ou le sang qui perlent au cœur (1) ... /

(1) Poème, dans son étymologie latine, poema, poiema, vient du mot *poieîn* qui signifiait faire, et poésie de poesis, *poiêsis* qui signifiait action de faire (Dictionnaire étymologique Larousse 1991).

...
« L'aile du cygne
est prise dans la glace
Mirage d'une plénitude
qui s'abîme dans
l'évidence d'une incarnation
Elle ne tient pas la dragée haute
au jardin du dérèglement des sens
Une angoisse s'immisce oppresse
remonte la pente
germe en un centre évidé
jusqu'à pousser l'un l'autre
les volets de l'être
muet et disant
jusqu'à précipiter
dans le vide
sur la page blanche
incertains et vifs maladroits et justes
les mots du poème
– pour s'unir à soi
nous face à l'inconnu. »

A-M. S.



*Des pas sur le sable mouillé ?
Les tracés se croisent,
puis s'abandonnent.*

*Prends le chemin des aiguilles,
moi, celui des épingles.*

*Rendez-vous dans
le Grand Tout.*

*Odette Neumayer,
Parcours de lecture*

À force !

« Bis repetita placent* »

* Aphorisme imaginé d'après un vers de
l'Art poétique d'Horace (365)

cursif, ive :
adj. 1792 ;
coursif ; 1532 ;
latin médiéval
cursivus,
de currere,
courir.

I. Qui est tracé
à la main
courante.
"On appelle
cursive toute
écriture
représentant
une forme
rapide d'une écriture
plus lente".
(M. Cohen),

Lettres
cursives.
Subst. La cursive.
V. Anglaise.
Ecrire
en cursive.

II. Fig. V.
Bref, rapide.
Style cursif.
(Le Petit
Robert).

cursives



cursif, ive : adj. 1792, coursif,
1532, latin médiéval cursivus,
de currere, courir. 1. Qui est
tracé à main courante. "On
appelle cursive toute écriture
représentant une forme rapi-
de d'une écriture plus lente".
(M. Cohen), Lettres cursives.
Subst. La cursive. V. Anglaise.
Ecrire en cursive. 2. Fig. V.
Bref, rapide. Style cursif.
Le Petit Robert.

Ce *Cursives* est bien plus qu'un
retour à d'anciens numéros.

Dans ce voyage auquel nous
sommes conviés, on lira la
permanence d'une préoccupation :
celle de relier "dire" et "faire",
de faire de ce passage une
énigme féconde...

On y retrouvera le nom d'auteurs
qui, à différentes époques, ont
partagé avec *Filigranes* le désir
d'illustrer une écriture qui se donne
à voir dans sa fabrication.

On y retrouvera la proximité que
la revue a entretenue avec les
"ateliers d'écriture", une des
sources à laquelle elle ne cesse
de s'abreuver*.

Laissons-nous surprendre...

* À lire sur le site
<http://duecriture.canalblog.com/archives/2014/10/15/30774924.html> l'article de Michel
Neumayer : "Aux marches du palais : l'atelier et
après, que serait une publication équitable ?"

nicole brachet / 20 ans en Filigranes / Juillet 2004)

Main courante / Marches lavées / et
récourées, rampe / branlante, boule de
verre / chambre de bonne et lavabo
sur le palier, gaz à tous les étages. La
concierge / est à l'entresol.

Passages et chemins de tapis / moelleux,
contremarches aux / tringles rutilantes,
volutes de / fer forgé, bruits étouffés.
/Liftiers, grooms, office, service en
chambre.

Escabeaux, cire d'abeille, boiseries et rayonnages,
/ chaleur feutrée, vert / d'opaline et reflets sur le
laiton, / froissements de page, raclements de
gorge, / engourdissement.

Cloches et bourdons des laudes aux vigiles, / vis hélicoïdale,
sandales qui effleurent la / pierre et robes de bure. /
Closerie, espaliers, lierre et liserons, fontaines et / mousses,
fleurs de rocaille, marches en meulières et lilas.

Meuglements, hennissements. Foin dans la grange, barreau
/manquant. « la courte échelle, Mademoiselle ? » Souffles et / rires.
Paille dans les cheveux. / Bruine et brouillard, cabans et cirés, dalles
taillées dans le granit, sans garde-corps, treuils et filets, marée,
cricée. / Sirènes et cheminées, malles et cabines, ponts et coursives,
cuivres astiqués, / cordages tendus, passerelles et coupées, escalas.

Nuit. Camion vermillon, casques d'argent, lances dardées vers le ciel,
fenêtres sur / cour, grande échelle, emergency, exit. / Montée des
marches, temples et palais, gradins et podiums, marchepieds et /
pinacles, honneurs, faveurs et couronnement.

Double révolution, Piranèse, Jacob, rêves envolés, vol plané et dégringolade,
convalescence, remise sur pied, gravir à nouveau les degrés...

Mais où va-t-il, cet escalier ?

N.B. (*Filigranes* N° 59)

Laisser ouverte la porte sur l'été
Le rideau en perles de buis
Laisse filtrer l'ultime lumière de l'août
Glissent les murmures d'une saison à demi achevée
De la clarté à l'ombre
Le village déserté de sa foule bermuda
Dans ses granits humides et durs
Se referme Bogue de châtaigne
Sur les flonflons de la fête
Les bals du quinze août
Les paillettes
Eclaboussées en myriades de tessons de verre
Du côté du stade mouillé
Détrem pé
Les paillettes
S'écaillent du granit

Au café du bord de rue
Hommes sans mots
Derrière leurs verres de pastis
Hommes sans mots
Des solitudes vertes
Écoutent le lourd silence d'après-vacances
La vacance du bruit
De la vallée montent des voiles de brume
Qui étouffent en long hiver
Les dernières notes de rock and roll
Du bruit au silence
De la clameur à la rigueur
Par le rideau de perles de buis
S'immisce le souffle palpitant
De sensations illettrées
Quand dire devient construction
De pensées en jachère
Comment alors se frayer un chemin
Jusqu'à la page
Pour les orphelins de la parole ?

F. S.-P., *Filigranes* N° 60,

SILENCES SUFFOQUÉS

"D'avoir pu libérer des mots qui étaient à peine formés et en tout cas n'avaient pas de vieillesse (...) mais se modelaient seulement sur mon souffle, ce bonheur m'a définitivement blessé..."

Lettre de Robert Antelme à Dionys Mascolo (juin 1945)

A peine commence-t-il à raconter qu'il s'étouffe... Dans le balbutiement inarticulé, quelque chose résiste à se dire de l'insurrection même du langage d'après, violenté, abîmé, heurté de toutes parts... La catastrophe est un réel opaque et dur qui paralyse la parole et pulvérise l'état du lien.

Plus l'épreuve enveloppe et traverse, plus elle se dérobe à l'expression pour se tenir hors de prise. La représentation, devenue inaccessible à la raison, est aliénée : le déporté se découvre forcené, c'est-à-dire hors du sens. Le regard est un besoin de parole égaré dans un visage émacié dont les outrages ont creusé les chairs. Les yeux et les mains s'embrasent en silence, comme surgis des ruines encore fumantes du ghetto.

La cage osseuse du corps saccagé est la nécropole muette de l'anéantissement. Le camp détruit de ce corps la force vitale qui fait naître au langage : en immolant la parole, le forfait clôt à l'infans l'accès à son humanité. Le rescapé se reconnaît en ce qu'il revient privé d'histoire et de parole mais s'acharne à parler de cette voix rauque qui ne sait plus dire, de cette voix autiste qui s'épuise dans des lieux de surdité...

À ce langage effondré succèdent les variations coupables de notre langue malentendante qui reconstruit sans fin, de ses briques discordantes, d'autres baraques de silences.

R.C. *Filigranes* N° 47

Ondes amères

Ce qui s'écrit : "ce gris, s'étrangle aux barreaux de nuits
crades / baveuses / qui jettent au caniveau / des nuages
étirés du bleu du bord de mer / jusqu'aux landes
puissantes

ce qui se dit s'écrit, pile, dans le journal. / Pleine page
Béante sur le débarquement / REFAIT, les morts en moins
/ Les mots en moi, REFAIT / FAIRE / "comme si"

simulés, nous nous rendions géants, / héros neufs d'une
guerre honnie par nos parents / qui / las, / ne nous a pas
libérés d'être comme / nous sommes

Nous chevauchons le temps. Collons au désespoir /
D'alignements de croix, décompte de nos jours. /
Dates brèves. Claquantes. (Mon nom peut-être là). /
Jeunes morts aux cheveux mêlés de sable et d'eau.

Blessures profondes / dessinent / un champ d'honneur /
que le rire attentif reconnaît comme sien / Ce qui se dit
se pleure en un cri. / Rien de moins.

J'ai sauté sur vos tombes. Cinquante ans après vous. /
Vous les creusiez jolies, cratères de la vie. / Méduse au
voile blanc gonflé par la mémoire / d'un jour vif éclatant,
/ tonnerre rédempteur / de veilles moins glorieuses.

Ce qui se dit se laver au flot des eaux thermales / quand
la pliure cède / avant même la poussée.

À vous ce souvenir d'un jour / qui / recouvre tant
d'autres.

J.G. *Filigranes* N° 32,

Ode sans célébration

Colonnes et fronton sont là, indéchiffrables.
Le vent, le sable sont serviteurs du souverain

oubli. Comme une flamme au ciel occidental
descend, la mer l'éteint. Nous écoutons du promontoire

au loin, cette rumeur que fait le jour quand il s'en va.
Nulle inscription jamais ne décrira le temps,
mais le temps

vit de celles qu'il efface. Les blocs de pierre un moment
éclairés, flottent sur un remous de l'ombre ; et sans

pouvoir appareiller par naufrage et grandeur ils sombrent
dans l'obscur, tout à coup, hors du temps délivrant le
message.

Proposition.

*Le texte n'est pas le message : il est le
véhicule du message.*

Corollaire.

*L'auteur du texte n'est pas l'auteur du
message : il essaye de capter le message
avec le texte qu'il fabrique.*

Scolie 1.

*L'auditeur du message croirait-il mieux le
comprendre en démontant le poste de radio ?*

Scolie 2.

*Douterait-on de l'existence du message parce
que beaucoup de véhicules sont vides ?*

R.A. *Filigranes* N°38

Mes hormones

Encore une fois je me retrouve à ma table de travail, le porte-plume dans la main droite, cet encrier "à l'ancienne"... à droite aussi, c'est plus commode.

Un encrier ! Comme au temps où l'inspiration venait s'agenouiller devant moi, les cheveux défaits, et, baissant les yeux, me disait amoureusement Prends-moi.

L'inspiration aujourd'hui a des rhumatismes et ne peut plus s'agenouiller. Il me faut à présent puiser dans les souvenirs.

Ah, Kristina Jager ! (prononcer Yagueur). La première fois que je la vis, je sentis la banquise craquer. A l'époque j'avais une grande banquise dans la poitrine. Kristina, chevelure éblouissante, silhouette pleine de grâce, le Seigneur est avec toi. La foudre tombant sur moi me blanchit légèrement les tempes.

Bizarre destinée, celle des enfants de l'homme. A six ans vous découvrez qu'ils vous ont déposé par ici, et que les kilomètres aux dents aiguës, par milliers, vous entourent de tous côtés. "Voici ta planète, mon fils, elle est à toi ; à toi et aux scorpions, aux guêpes et aux araignées, aux serpents et aux crocodiles, aux caniches et aux chiens sauvages, aux calamars et aux requins. Tâchez de ne pas trop vous disputer."

Quelles bagarres, Seigneur ! Et un beau jour l'amour vous saute dessus comme un tigre. Griffant, mordant, léchant vos plaies.

Ah, Kristina Jager ! Cette première fois où je te vis ! Ce fut un ravissement général : tous mes globules s'y mirent, tous mes neurones, toutes mes hormones. Jusqu'à l'air que j'avais inspiré qui refusait de s'en aller. "L'air que j'avais inspiré", et non l'air inspiré que j'avais. Kristina me l'avoua des années plus tard, j'avais une expression effrayante.

Il faut dire que depuis le milieu de l'adolescence j'ai vraiment le regard d'un fou. Vers les quarante ans tout de même, la civilisation a tenté de regagner le terrain mais c'est comme la construction d'un polder au Moyen Age, la mer reprend souvent ses droits sur cette côte, lançant loin ses embruns saturés de chlorure, qui vont jusqu'à la ville ronger les fers forgés, les vélos, les carrosseries.

Le père Jager, ses sourcils énormes, deux sangliers furieux de part et d'autre d'un nez royal. Trogne terrible et rassurante. Ses récits sur les deux grands-pères, tueurs d'ours en Mazurie. Tout cela dans les gènes de Kristina sans doute ? Et moi, bel avenir ! Ours en papier, futur papier mâché fatalement.

Ah, Kristina ! Quelle fureur nous a si souvent lancés l'un contre l'autre, mordant, griffant, léchant nos plaies. D'où il a résulté quatorze enfants, les filles pleines de grâce, les garçons aux sourcils énormes. Tous prêts à mordre et à griffer.

Glissements progressifs du souvenir en noir et blanc

"Polissez-le sans cesse et repolissez-le"
Boileau

La feuille comme des blancs battus en neige attend l'arrivée des filets noirs du temps dans lesquels l'écriture se piège lentement. Cette lente coulée sombre, sorte de chocolat fondu, m'envahit tout entier.

Dehors le paysage ressemble à des blancs battus en neige comme du reste la page sur laquelle coule comme un lent filet sombre l'écriture du souvenir.

Dehors le paysage ressemble à des blancs battus en neige comme du reste la page sur laquelle coulent les fils du souvenir. Si le cinématographe a besoin d'un écran bordé de noir, mes souvenirs chauffés à blanc ne se conçoivent pas sans leurs cernes.

L'encre noire, sorte de fleur sur la neige de la page, s'élabore en massifs singuliers. Ils envahissent lentement cet écran blanc où se lit le film de ma mémoire.

Je suis emprisonné, cerné comme dans un film noir par d'étranges filets sombres. Cette sorte de sang mémorial envahit cette feuille vêtue de probité candide et de lin blanc.

L'arrivée du sang mémorial sur la page virginale provoque l'apparition de filets de souvenirs en chapelet.

Dans les artères de ma mémoire circule un sens singulier. Il a les idées noires. Mon stylo est un stylet.

Cette feuille nacrée comme des blancs battus en neige attend l'arrivée des filets sombres du souvenir. Ils ont les idées noires. Ce liquide mémorial, sorte "d'inscriptio christo pagina" en noir et blanc, me fait faire un mauvais sang d'encre.

Sur la page marmoréenne se fixent de noirâtres filets. Ils font "les Jacques". Cette encre somme toute sympathique me tiendra lieu de souvenirs.

Ces signes qui font "les Jacques" et singent mes émois n'ont pas de prix. Ce sont en quelque sorte les truffes de la mémoire ou le caviar du souvenir.

Ce liquide noirâtre qui singe mes émois, je le vois s'insinuer sur la page qu'il est temps de tourner.

A.B. *Filigranes* N°8

Suivi administratif

Teint jaune, encre pâlie, paraphe désuet. Soixante-six ans après, il me parvint ! Un feuillet petit format, presque rien, mais une trace tout de même. Attestant, administrant la preuve que celui-dont-nous-parlons était bien, tel jour, à telle heure, passé par ce lieu, je veux dire : D.

C'était le 23 mai 1944. Ce qu'il avait dans les poches : autant dire pas grand-chose. Ce qu'il avait dans la tête ? L'imprimé ne le dit pas. Dans le cœur encore moins.

Suprême ironie : "Reçu de Monsieur B. la somme de 440 francs".
Signé : "Le Chef de la police". Tout était en règle !

Stipulant en creux que Monsieur B. avait volontairement déposé le contenu de ses poches entre des mains non contestables et que celui-ci lui serait, évidemment, rendu.

Monsieur B. pouvait partir tranquille vers des destinations inconnues de lui. Destin aléatoire, il avait l'assurance signée que son maigre bien lui serait remis en l'état à son retour. Tout allait pour le mieux...

Et puis, deux chiffres, préfiguration de l'avenir ? L'un, 23113, souligné au crayon bleu, l'autre 4780 était le numéro du feuillet. Un troisième, plus tard, quelques jours plus tard, à l'issue d'un long voyage en train, serait fort proprement tatoué sur son avant-bras gauche à l'encre indélébile.

Pour l'heure, celui-dont-nous-parlons ne le savait pas. Pas plus d'ailleurs que ses nombreux compagnons. La cité de D., réquisitionnée depuis le 14 juillet 1940 et transformée en camp le 20 août 1941, n'allait pas les garder longtemps en ses murs. Les Responsables avaient bien fait leur travail d'enregistrement, de classement, d'organisation. L'honneur était sauf ! On avait le quota suffisant pour remplir les wagons, l'avant-dernier convoi pourrait partir à temps.

Là-bas, on aurait un autre type d'accueil. Des structures et des méthodes plus strictes, moins conciliantes. Des chiens, vous dis-je ! Il n'y a pas de fumées sans feu !

O. N. *Filigranes* N°78,

Collages aléatoires (extraits)

À Jean Coste, écrivant éphémère de Filigranes

Un atelier d'arts plastiques dans les marges de Gaston Chaissac, vécu en soirée lors du séminaire de Pentecôte 1994. Atelier qui nous mènera

... au détournement de formes et de sens par le jeu et l'expérimentation de nouvelles matières

... à pratiquer le cerne comme facteur d'analyse et de synthèse sur des aplats de papiers collés

... à nous approprier cette citation de Jean Coste "Créer c'est gérer l'aléatoire" (in Arts plastiques, discipline à part entière)

... à nous initier à l'art contemporain dans les parages de Gaston Chaissac, mort il y a juste 30 ans.

Phase un



Entrée dans le secret du peintre par sa biographie, des photos, et par la lecture de ses divers écrits ainsi qu'une interview imaginaire de Dominique Allan Michaud : "Gaston Chaissac, puzzle pour un homme seul."

Par petits groupes, les participants sont invités à lire les documents et à se communiquer leurs trouvailles pour qu'émerge peu à peu un portrait de Gaston Chaissac.

Phase deux

Première production plastique : "Je dois obéir à mes épluchures", disait Gaston Chaissac. Étant donné une pomme, chacun épluche la sienne puis joue avec ses formes-épluchures, leur épaisseur onirique et leur complexité plastique.

Phase trois

Le temps de croquer la pomme, on croque aussi ses formes-épluchures, au crayon gris sur divers papiers d'écolier mis à disposition.





Phase quatre

De la petite fabrique d'épluchures au produit fini. On découpe, déchire, on vole même des formes-épluchures. Puis, sur un support noir brillant, on fige les formes élues et encollées du centre du support vers l'extérieur, en les faisant se toucher, voire se superposer sans recouvrir la totalité du support et en laissant une marge périmétrique.

Phase cinq

S'étonner de sa production en la lisant dans tous les sens, puis CERNER au stylo-feutre noir l'essentiel et le manque. Nommer sa production sur cartel. Afficher. Petit moment d'exposition sans commentaire.

Phase six

Collages. Puis, lecture d'un fragment des *Collages* de Louis Aragon : *"La notion de collage a pris dans la peinture sa forme provocante il y a un peu plus d'un demi-siècle. Elle y est l'introduction d'un objet, d'une matière, pris dans le monde réel et par quoi le tableau, c'est-à-dire le monde imité, se trouve tout entier remis en question. Le collage est la reconnaissance par le peintre de l'inimitable et le point de départ d'une organisation de la peinture à partir de ce que le peintre renonce à imiter."* (p.112)

A.B. *Filigranes* N°29



épitaphe
les sens perdurent
sur nos vies aveugles
toi qui lis
délire-moi
que mes mains
pétrissent
- glaise -
l'avenir

Adresse aux lecteurs

Le lecteur se laisse couler dans les mots du texte. S'il lit à voix haute, il mâche les mots, suce les sons, court derrière le sens, épingle les signes. Ses yeux dévorent, émettent, percent, décèlent, de-scellent comme une pierre est descellée.

Quelle est la part que son corps prend à l'acte de lecture ? Bien sûr, les yeux lacèrent la page, mais aussi les mains dans lesquelles pèsent le corps du livre et ses doigts sur le grain du papier.

Déchiré, le lecteur se laisse lier par le texte qu'il lit, pinceau de l'œil, sillons, traces violentes faites à la surface.

Alors il désirera écrire le livre unique, tissé de ses lectures diverses. Jouer la Belle au bois dormant et tituber derrière le sens qui émerge de son acte.

A.C. *Filigranes* N°6,

Cours d'été pour romancier débutant.

Entre d'un pas souple dans la maison, comme si tu ne redoutais pas le temps perdu.

Pose ta valise n'importe où. Ta chemise est lourde du voyage, retire-la, oripeau des silences bavards ; elle ira sur les branches hautes du cerisier. Un moment tu laisseras prise à l'arbre et à ses feuilles, à la lumière qui les écarte.

Ne regarde pas derrière toi, ton train est parti avec la poussière de l'air et tes rites d'avant le déluge.

Viens dans la cuisine pour le verre d'eau trop froide qui sonne sur les dents comme un réveille-matin ; tout peut commencer. Viens pour la goutte qui tinte dans l'évier et capture les instants ; rince tes oreilles de toute autre caresse.

Si tu veux, douche-toi ; mais si ce désir peut attendre un peu, reste d'abord debout, nu-pieds sur la tomette bombée, tout debout à pleines plantes : tu auras les doigts frais sur les yeux brûlants, une tranche de pastèque, le baiser après l'absence. En vérité, tu les auras.

Ne raconte pas tes attentes et les compagnons de route. Cherche quels fruits sont déjà mûrs, et les grenouilles minuscules et noires à surprendre au ruisseau sur le creux de la main.

Renifle les pièces closes et sombres, vierges encore ; touche à tout.

Surtout, ne t'affaisse pas sur le canapé. Choisis plutôt pour la sieste la radicalité des draps blancs, le lit net ; mais peut-être, ne dors pas tout de suite.

Referme un moment la porte sur le temps retrouvé.

Plus tard, à la tombée du soir, tu seras prêt à saisir un drôle de livre aux reflets de cuivre dans lequel ta grand-mère cuisinait sans doute d'inimitables confitures, où ton grand-père changeait la boue en or. Tu t'y promèneras avec indulgence et mettras dans tes poches ce dont tu n'es pas écoeuré, ferrailleur sans remords de vieux mots à tout faire. Tu recueilleras aussi ce que tu n'avais pas compris.

Dehors enfin, tu frissonneras invaincu dans le noir, tu baiseras de toute ton échine le sol pierreux, tête dure face ardente à la lune, et tu boiras à la régalaie les paroles drues des comètes.

Les gouttes de leur pluie radieuse baigneront quelque autre visage.



*Sait-on à quel moment
le dedans rejoint
le dehors et se fond à lui ?*

*Quand voit-on les feuilles
avec les yeux de l'âme ?
Juste au point de fusion.*

Étranger à soi-même

Odette Neumayer,
Parcours de lecture

Entre les plus et les moins

Si j'osais plus souvent, je serais sûrement moins...
Je serai sûrement moins pressé de terminer, c'est sûr...
Mais je sais que pour terminer je dois au moins avoir commencé.
Avoir au moins commencé à penser un projet,
Au plus, être déjà engagé dans l'action, plus impliqué,
de façon plus franche
Moins dans une indécision latente
Bien plus acteur, spectateur des fois encore aussi
Pour pouvoir prétendre aboutir... un jour peut être...
Et il en est certains qui disent plus fort que d'autres que
nous devons faire tout ce qu'ils disent
Quand d'autres agissent à l'ombre sans trompettes
ni fanfares
Des gens, moins grandes gueules mais de belles gens
Justes dans ce qu'ils sont en train de créer...
Et moi, je les regarde, silencieux dans leur œuvre,
hésitant un instant encore à entrer dans la danse.

O.B.

Dans les peaux de Terre
Ça Chouffe
Ça couve
Bla bla bla bla bla bli bla bli bla bla bla bla bla

Des mots crassent
Des mots crissent
MÉ-RI-TO-CRA-TIE
DÉ-MO-CRA-TIE
Bla bla bla bli bla bla bli bla bla bla bli bli bla
Chhhht !

N'égaux sciés
Attend
Scions
Si on
Des mots tard
Des mots tôt
Bla bla bli bla bla bli bla bla bla bla bla bla bli

Mains tenant
Tant il est temps
MAIS RIS TOT
KRASSY
DES MAUX
CRASSEUX
La vache...
Bla bla bla blibli bla bla bla bla blibliibliibli

Des mots
Des mots
Des mots
Des mots neufs rassis
Debouts assis
Vifs réfléchis
Instants tanés
Longs temps pensés
Bla bla bla bla bla bla blibli bla bla blablablabla

Dans les chambres
Ça parlement thé
Dans les cuisines
Se boit lentement thé
Sans mots
Sans gestes
Sciés
On attend
Bla bla blibli blabla bla bla bla bla bla blibliibli bla bla

Ohhhhhh ! Huuuuue ! STOP
Chhhuuut !
Faisez vous ?
Fêtez vous !
C'est UR-GENS

P.L.

Secrets de famille

Vous auriez préféré, bien sûr, que je me taise.
Tout raconter, tout dire est comme un jeu d'enfants,
On veut y exceller et l'on prend les devants
Pour sortir le Passé de la cendre et la braise,

Chercher le souvenir au bord de la falaise
Dans le vol effacé des gracieux goélands,
Dans la fête foraine aux flonflons entraînants,
Où les chevaux de bois galopent à leur aise.

Ma mémoire endormie attendait le déclic.
Je craignais l'Invention chauffée dans l'alambic
Qui masque les accrocs de nos lambeaux intimes

Car, parfois, pour changer ce qui est vrai en faux,
Basculer dans l'erreur déformée, peu s'en faut :
Le parfum des bourreaux va si bien aux victimes !

J-J. M.

Nous avons voulu crier
Dans les ruines de nos vies
Derrière les barreaux de nos cages
Sur les débris de nos guerres
Sur tous les branchages hérissés de nos chemins de tempête.

Nous avons voulu crier
Et brandir les seuls glaives qu'il nous restait ;
Ces modestes rameaux de paix.
Dire notre liberté d'hommes
Ne jamais renoncer à être
Ne jamais accepter la violence.
Jusqu'à l'épuisement, nous avons
Gardé nos voix pour condamner.

Et si ces voix s'éraillent, se perdent au fond de nos gorges irritées
Asséchées
Il nous reste la poésie.
Nous pouvons encore écrire
La souffrance de nos dignités piétinées
Celle de la séparation
Celle du départ
Celle du vide...
Toutes nos souffrances solidaires.

Qui sommes-nous à nous démenier ainsi ?
Multitude de voix éparpillées aux quatre coins de la terre ?
Grâce à la poésie, nous sommes nombreux à réaliser
la force de notre espoir
la longueur de notre route
la portée de notre lutte.

Nous pouvons
Crier et écrire
Dire et agir
Ensemble.

A. C.

Entre le faire et le dire

Faire mon lit
faire la vaisselle
faire le ménage
en silence...
ou avec la radio ? C'est aujourd'hui

Faire les courses
et papoter avec l'épicière
pour tromper la solitude
un moment C'est souvent

Faire à manger
appeler les enfants
pour leur dire de venir
se mettre à table C'est fini

Faire ses devoirs
pour pouvoir dire les bonnes réponses
à la maîtresse C'était autrefois

Faire son devoir
dans le silence
en conscience

Faire des petits
et les soigner
les élever
les voir grandir
et puis nous quitter C'était hier

Mettre des mots
sur la douleur
sur la rage
en silence C'est maintenant

Non je ne comblerai pas le silence

Faire de la musique
pour calmer
pour s'élever
pour s'aimer
et se sourire

C'est toujours

Entre le faire et le dire
entre mon cœur ma tête et mes mains
il y a mouvance
il y a l'endurance la tenacité la volonté
il y a mon corps
qui résiste s'entraîne se plie
et finalement accepte l'aventure

Voilà
je l'ai fait
le poème
J'ai mis des mots
sur l'espoir en partance
et je me suis retrouvée
les deux pieds
dans l'urgence du moment.

A-M.S.
Büttelborn, septembre 2014



*Il y a le dessus
et le dessous.*

*Le noir velours
est
sans limites.*

Odette Neumayer,
Parcours de lecture

Mémoire de jeunesse de mon fils

Dans notre enfance, ma soeur et moi-même étions de joyeux enfants turbulents, pleins de vie. Nous, les garçons, profitions des récréations pour courir, nous bousculer, faire semblant d'engager un combat. Heureusement, les surveillants nous demandaient de nous calmer pour nous empêcher d'aller trop loin. Ma soeur aussi aimait la zizanie mais après un peu d'agitation, elle et ses amies s'orientaient plutôt vers des conversations sur la mode, les films à voir, leur permettant de compléter leurs connaissances sur le monde des adultes. Filles et garçons, nous aimions discuter entre nous. Nos parents avaient un vif désir de nous élever dans le plaisir de communiquer dans une certaine spontanéité de langage afin de toujours nous exprimer. Ils s'étaient attachés très tôt à répondre à toutes nos questions, dans un climat d'ouverture sur les multiples sujets de la vie. Ils n'approuvaient pas les attitudes de silence, de "non-dits" qu'ils avaient connues dans leur enfance.

En retour, tout au long de notre évolution, ils nous demandaient de leur raconter les événements joyeux ou ayant pu comporter des risques (bagarres de rue ou disputes à l'école), même s'ils ne les approuvaient pas.

C'est ainsi que ma soeur, jeune adolescente, ayant avoué qu'elle fumait depuis plusieurs mois, a été félicitée de cette confiance, tout en recevant la recommandation d'arrêter progressivement cette consommation afin de protéger sa santé. Mes parents pensaient que "dire les choses", qu'elles soient favorables ou inquiétantes dans notre parcours de "jeunes", permettait ainsi de limiter les risques et les sanctions en cas de faute grave. Adulte maintenant, je pense qu'ils avaient raison d'avoir toujours souhaité dire et accueillir la vérité.

M-Cl. F.

4^{ème} partie
Bouche
bée

Du dessein des dires

J'ai oui-dire le bienfait d'éclairer le Vrai
Quand le mal-à-dire jette la vie à terre,
Cette vie humaine qui devrait discerner
Le fait du bien-fondé de le dire ou le taire.

Mais aussi,
Quand ne pas faire est dit provocation,
Quand défaire s'appelle rébellion,
Dire pourquoi serait donc écho de l'action ?

Quand le méfait est par l'un découvert,
Quand la vengeance devient revolver,
Le dire vaut bien plus que lire un fait divers !

Et encore,
Quand le progrès dévore la déprime,
Quand la création renforce l'estime,
Dire ce Beau fait-il frissonner ce sublime ?

Quand la vérité est prise en otage,
La liberté s'habille d'esclavage.
Et dire comment ne sauve pas du naufrage !

Alors pour me libérer, je tourne la page...

Envie de vous dire le pouvoir de l'amour
Des faits et paroles, il n'en a rien à faire.
L'amour, il se vit dès l'éveil du petit jour.
C'est Bien, depuis toujours il ignore l'horaire.

Quelques poussières d'un message au voyage infini...

Ch. B.

Faire route

Les draps de l'histoire
ne sentent guère la rose
Ce sont souvent des linceuls
imprégnés de variole
ou de sang
Mais ils claquent parfois dans le vent
comme des voiles qu'emporte le futur
Et ils brillent dans l'herbe comme des carrés de lumière
quand les guerriers sont montés sur des ânon.

Les mots qui disent l'histoire
sont souvent des barbelés
des murs hérissés de tessons où s'écorche la gorge
Mais ils savent parfois nous emmener très loin
là où l'horizon se courbe
là où les rêves deviennent des visages offerts
Avec eux nous sautons à pieds joints
sur la marelle du temps
dans les rues pavoisées d'arc-en-ciel
Les mots rythment nos fêtes
mais ils marchent aussi à nos côtés
dans les jours désolés
Endurants obstinés
ils ouvrent en nous
des clairières de silence.

M. M.

*Commencé en mai 2014, lors des Trente ans de Filigranes,
ce poème emprunte son dernier vers à Arlette Anave.
Quelle soit remerciée.*

Ortakoi

*"Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne
mérite ni égards, ni patience"*

René Char

2014 - Ortakoi

En ce radieux dimanche d'avril, un choc fort et doux tel une bouchée de halva, nous cloue sur la place qui palpète, bruit et à la fois, c'est si paisible...

Adolescentes en mini-jupe, gars en jeans ; femmes voilées, filles avec foulard islamique maquillées comme des camions volés ; vieillards courbés, jeunes couples se tenant par la main ; touristes appareil photo ballottant sur le ventre et comme partout sur notre dissonante planète bleue, des enfants se poursuivant en criant.

Ébahis, éblouis, au milieu de la cohue, comme au spectacle, les yeux obstinément tournés vers le Bosphore étincelant, nous marquons le pas. Moi, je serre à l'étouffer mon désir en train de s'accomplir et...

2003 - Castel Margot

*"(...) Attention, comprenez, faudrait pas oublier... parce que... moi,
mon père, il est revenu d'Auschwitz (1)"*

Seigneur ! Ai-je bien entendu ? Mon cœur tremble.

L'annonce est tellement simple, naturelle,
est sortie si facilement de sa bouche...

Assise sur ma chaise, en apparence,
je ne bronche pas ; mon corps ne traduit aucune émotion
mais dans ma tête éclate un fracas solaire.

Elle l'a dit. Elle l'a dit. Elle l'a dit.

La terre a continué à tourner, Castel Margot ne s'est pas écroulé,
personne ne s'est levé pour partir,
le séminaire a poursuivi son bonhomme de chemin.

2014 - Ortakoi

Et... je pense à eux.

Ils sont partis d'ici.

Abraham et Elise.

Elle, était d'Ortakoi (prononcer Ortakeuil) et lui de Kuzguncuk (entendez Kouskounjiouk), juste de l'autre côté du fleuve. Où se croisent des navires dans un ballet hallucinant.

Parcelle de leur vie, opiniâtre descendante, ayant interminablement attendu l'heure de remonter le temps, me voici foulant le sol des ancêtres, humant l'air qu'ils ont respiré, le cœur à rebours, l'âme rassérénée et l'émotion à corps perdu.

Désormais, des images Indélébiles.

Dès la sortie du taxi : la synagogue.

Mais impénétrable sous la garde d'un vigile intransigeant : autorisation exigée... passez votre chemin. Justement, les ruelles du pittoresque quartier resserré au bout d'un bout de Stamboul : étroites, sombres, bordées d'immeubles antiques aux façades de bois coloré avec, en rez-de-chaussée, des échoppes très mode !

Ma grand-mère ici habitait mais où ? Continuer à avancer, larmes mal ficelées.

Jusqu'au détour d'une venelle... la place ! Électrochoc, overdose ! Une imposante mosquée en travaux, l'impressionnante foule débonnaire, de grands arbres élégants, des nuées de pigeons cabotins attendant patiemment qu'on leur lance les graines que propose un vendeur dans des gobelets en plastique ; des guinguettes qui s'enchevêtrent, des bancs, pour méditer ? Des chats... Ah ! les gracieux chats turcs, omniprésents. Enfin là-bas, miroitant, fascinant, majestueux, comme s'il m'attendait, le Bosphore.

Hallelujah.

Ignorer les causes de leur départ, n'avoir jamais entendu le récit du voyage des années 1900 vers l'inconnu, ne pas connaître les ricochets de cette chronique familiale... mais soudain, aujourd'hui, VOIR

Ils sont partis d'ici.

2003 - Castel Margot

"(...) il est revenu d'Auschwitz"

Ce jour-là, pour la deuxième fois, je suis venue au monde.

Par la grâce d'une seule phrase, comme une bascule.

Le souvenir de l'instant est fort, lumineux,
et en même temps porteur d'effets éventuellement périlleux,
tel un feu d'artifice regardé de trop près.

Oser ? Prendre le risque de révéler ?

Si ELLE l'avait fait, je le pouvais aussi.

Si ELLE l'avait dit, je le pouvais aussi.

Alors j'ai commencé à raconter...

J. A.

Cette époque-là

Et longtemps, longtemps, bleu sur bleu, parce qu'elle était mer (et s'en souvenait) nous y allâmes compter les traces, les recueillir, de jour en jour plus imperceptibles.

Je me souviens, il n'y a pas si longtemps, je riaais.
En dépit des lois placardées, des délateurs collés aux cloisons, ce fut un temps de haute surveillance.

Je riaais, allant au bain quand on nous coupa l'eau.
Plus discrètement quand le Sinistre aligna poteaux et balle dans le petit livre noir.

Je savais comment enfourner l'air sans blesser les fines lames de la gorge. Faire sagement exploser les gloussements. Me tenir les côtes.

Les précautions nécessaires, tous les arrangements je les avais appris, notés selon les instructions de la maison où sur le linteau de l'entrée principale se lisait gravé encore "le rire féconde de l'esprit".
C'était un temps de forte exigence.

Il n'y a pas très longtemps, je me souviens quand tu riaais je riaais aussi et l'on pensait "c'est un temps de grande proximité". Le train-train quotidien tenait entre parenthèses les lointaines envies d'évasion. Aussi les naufrages relevaient-ils d'anciennes légendes.
Par son exil la mer elle-même faisait défaut.

Quelquefois pourtant, sitôt réapparue, on permettait de la célébrer à l'occasion de grandes et publiques manifestations.
Et j'ai honte de dire que sans beaucoup réfléchir certains trouvaient là moyen de s'en réjouir.

Mais pour chacun de la société respectable, sans que personne ne l'avoue, c'était le même illusoire exutoire.

M-Ch. R.

Des mots

Oracles de la pensée
Fragments de la mémoire
Les mots, matériaux
De la parole et de l'écriture
Enfantent les réalités du monde
Ouvrent les portes du savoir
Passerelles des espaces et du temps
Les mots pérennisent
Nos Histoires et nos Héritages
Balisent les chemins de nos Aventures
Sentinelles des Libertés
Les mots protègent
Les États et les Hommes
Les mots...

Poètes
Artisans du langage
Dévoilez-nous
L'infini secret des âmes et des choses
Les mondes invisibles du verbe enchanté

Ch. C.

Écriture entonnoir

Ils se cachent où les mots ?
à la plissure du cerveau entre deux vertèbres
à la césure du respir suspendus entre systole et diastole
Sous la peau et son désir de lumière telle un reflet de rivière

Mots échappés en attente
chutés dans le blanc du silence

Brûlure de l'être

Vertige de la page blanche qui intime le dire
par là interdit la parole intime
la respiration ne respire plus

Mots enclos dans le mutisme devenu tombeau parole fendue

Aucune trace sous la plume
Mots avalés terrifiés
devenus nodules dans la gorge crampes dans le ventre
Mort anticipée

Alors
Renoncer à vouloir marcher sur le tranchant de l'épée
Se situer dans la faille infime
cet espace d'écoute intérieure où se dénoue l'impossible

Écriture entonnoir
Elle guide le froissement d'oiseau la stridulation de cigales
le long de la gorge, jusqu'aux entrailles
sature chaque cellule
ouverte à l'univers

Alors
Les mots se rendent à l'urgence de l'écrit

Écriture à fleur de peau
Bouche décousue au fil de la page
qui autorise le cri
autorise l'attente
celle qui est dénuement premier
celle qui est promesse

Mots enracinés à la désespérance
Au point où la solitude lâche sa prise
Où la joie se glisse sous la peau

L'écriture est feu qui consume

*Écrire
Éclat
Étincelle de conscience à la brisure du corps
Nerf à vif
Folie du dire à la nervure de la feuille*

Pénétrer jusqu'au silence central du mot
cette eau étale qui ressuscite la peau... et l'Être, enrobé /enrobant
qui dit « tu existes »

*Écriture
clivage réconcilié séparation habitée l'oubli réparé
L'offrande du monde déposée à l'interstice du mot
La co incidence*

G. B.

S'abonner à Filigranes

FRANCE- 4 numéros 30 €
ÉTRANGER - 33 € (Code IBAN sur demande)
4 numéros (soutien) 46 €
BIBLIOTHÈQUES : 3 numéros (soit un an) 27 €
Chèque à l'ordre de FILIGRANES.



Commander d'anciens numéros

"Un petit pendent pour l'écriture" (N° 87)
"Vagants extravagants" (N° 86)
"Dans le multiple" (N° 85)
"Éloge de la relation" (N° 84)
"Nouvelles bouteilles à la mer" (N° 83)
Le numéro + frais d'envoi : 12 €

"Saisons d'émancipations"

Le recueil des 82 éditos de la revue : 20 € + PTT (4€)

Travailler avec Filigranes

Les détails des trois numéros de la saison 2015
"Cela n'a pas de prix" sont à découvrir sur
www.ecriture-partagee.com

Envoyer des textes à Filigranes

Filigranes publie par principe des textes courts (1000 mots maximum, soit 5000 signes), en relation avec les thèmes annoncés. Sauf cas de force majeure, la revue ne prend en compte que les textes saisis sur ordinateur, qui lui parviennent par courriel. Plus d'informations sur http://www.ecriture-partagee.com/03_Fili_numero/a_fili.htm.

Filigranes - Revue quadrimestrielle

N° 88 "Du faire au dire"

Novembre 2014

Directeur de la publication : Michel NEUMAYER

Odette NEUMAYER (*Fondatrice † 2013*)

Les Amis de Filigranes - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409 - 1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

Dépôt légal

Dépôt chez l'imprimeur le 7 novembre 2014.
Imprimerie Provençale - 13400 AUBAGNE.
DÉPOT LÉGAL 4^{ème} trimestre 2014

Le site de la revue :

www.ecriture-partagee.com

Filigranes

revue d'écritures

Collectif

DE LA REVUE

Arlette ANAVE

Jeannine ANZIANI

Teresa ASSUDE

Claude BARRÈRE

Chantal BLANC

Christian CASTRY

Monique D'AMORE

Nicole DIGIER

Marie-Claude FOURNIER

Christiane LAPEYRE

Michèle MONTE

Agnès PETIT

Marie-Christiane RAYGOT

Françoise SALAMAND-PARKER

Anne-Marie SUIRE

Any SOUCHOT

Directeur

DE PUBLICATION

Michel NEUMAYER

Odette NEUMAYER

(Fondatrice † 2013)

FILIGRANES

1, Allée de la Sainte-Baume

F- 13470 CARNOUX-EN-PROVENCE

www.ecriture-partagee.com

(ISSN 0296-6409)

Filigranes

Filigranes, revue d'écritures, entend promouvoir les "hommes du commun à l'ouvrage" (Jean Dubuffet) et soutenir l'accès de tous au pouvoir d'écrire.

Aventure collective engagée en 1984 et poursuivie depuis, la revue a pour objet d'ouvrir un espace de coopération où l'écriture puisse se mettre en travail et où lecture et publication deviennent démarche partagée.

Lire un numéro de Filigranes, c'est repérer le dialogue des textes et découvrir comment les problématiques et thèmes proposés donnent matière à écrire.

Trois fois par an se tient un séminaire ouvert aux lecteurs et amis. C'est là que s'élaborent les choix éditoriaux contribuant à enrichir la réflexion de chacun au sujet de la création contemporaine.

N°88

Du faire au dire

(Novembre 2014)

Prix au numéro : 10 euros
Abonnement 4 numéros : 30 euros

Parution
quadrimestrielle